

Incognito, le pouvoir ?

Marianne Enckell

EN JUILLET 1983 SE TENAIT DANS UN CAFÉ AUTOGÉRÉ DU JURA suisse un séminaire sur *Le Pouvoir et sa négation*, qui réunit une trentaine de personnes. Plusieurs d'entre elles font aujourd'hui partie de la rédaction de *Réfractiions* où elles poursuivent des réflexions entamées alors. Un journaliste avait trouvé malin de nous prendre pour un congrès international, titrant son article « Anarchistes incognito à Saignelégier » – ce qui nous fit bien rire.

De ce séminaire est issu un petit volume – un des premiers publiés par l'Atelier de création libertaire à Lyon, avec une typographie encore hésitante – épuisé depuis longtemps. Alain Thévenet l'introduisait :

Même si l'argumentation peut parfois en paraître abstraite, ces articles pourraient être considérés aussi comme des armes dans une lutte qui vise, en somme, à rendre à chacun la conscience de son propre pouvoir, voire de sa multiplicité, afin de s'opposer à un pouvoir unique et mortifère.



L'article central, qui permet de débrouiller le terrain, était celui d'Amedeo Bertolo :

Dans les textes "classiques" [des anarchistes] comme dans ceux de propagande, pouvoir/autorité/domination sont utilisés le plus souvent comme synonymes, et donc dans un sens négatif. [...] En résumé, j'ai identifié quatre catégories conceptuelles qui dans le langage courant et scientifique sont ou peuvent être toutes couvertes par un même terme : *pouvoir*. J'ai proposé de conserver ce terme seulement pour définir la première catégorie identifiée : la fonction sociale régulatrice, c'est-à-dire l'ensemble des processus par lesquels la société se règle en produisant des normes, en les appliquant, en les faisant respecter. Si cette fonction est remplie par une partie seulement de la société, c'est-à-dire si le pouvoir est le monopole d'un secteur privilégié (dominant), il crée une autre catégorie, un ensemble de relations hiérarchiques de commandement-obéissance que je propose d'appeler *domination*. Je propose, enfin, d'appeler *autorité* les asymétries de compétences qui déterminent des asymétries de déterminations réciproques entre les individus, et *influence* les asymétries dues à des caractères personnels. [... Cette définition] permet de penser avec une plus grande clarté l'écart entre la norme et la loi, de mettre en évidence la différence essentielle entre la liberté des libéraux et la liberté des anarchistes ; elle permet d'analyser les processus décisionnels sociaux, d'enrichir de façon critique tout ce qui a déjà été dit sur l'assemblée, la rotation des tâches, la délégation, le mandat révocable, etc.¹

Rossella Di Leo, avec ces instruments pour boussole, était partie vers « Les sources du Nil, à la recherche des origines de la domination masculine ». Eduardo Colombo (« Le pouvoir et sa reproduction. Une articulation du symbolique ») et Tomás Ibáñez (« Pour un pouvoir politique libertaire ») entamaient des réflexions qu'ils ont poursuivies dans cette revue-ci et ailleurs. Enfin René Lourau, injustement oublié aujourd'hui, partait en guerre contre « le rôle des intellectuels qui analysent le pouvoir ». Il rappelait notamment les thèses de Jan Waclav Makhaiski (*Le socialisme des intellectuels*, textes présentés par Alexandre Skirda, Seuil, 1979, rééd. 2001) : en régime capitaliste, l'intelligentsia bureaucratique tend à devenir classe dominante, même quand elle se proclame l'alliée des masses et du prolétariat ; et lorsque le régime devient « socialiste » et recrute ses cadres dans l'élite ouvrière ou dans l'ancienne

1. Cet article a été publié en anglais en 1986 et 1993 ; on peut regretter que les réflexions « post-anarchistes » anglo-saxonnes l'ignorent largement.

bourgeoisie, il se reforme une classe dominante d'intellectuels qui prétendent à l'identique représenter le prolétariat.

Contre l'intellectuel sans attaches, concluait Lourau, mais aussi contre l'intellectuel organique ou engagé dont les personnages jumeaux se partagent l'intelligentsia critique, il faut donner à l'intellectuel impliqué les moyens de sortir de son état (État) inconscient.²

Heloisa Castellanos, Ronald Creagh, Marianne Enckell, Jean-Jacques Gandini participèrent aux discussions de Saignelégier, en compagnie des jeunes collaborateurs du CIRA, des compagnons du Café du Soleil, de John Clark, Thom Holterman, Luciano Lanza, Dimitri Roussopoulos, d'autres encore.

*

Un an tout juste plus tard, nous colloquâmes à nouveau, cette fois à Venise, lors d'une réunion internationale à laquelle participèrent plusieurs milliers de personnes³. Il y eut entre autres beaucoup de débats ; des textes ont été publiés chez le même éditeur⁴, notamment les contributions de Daniel Colson, Tomás Ibáñez, Claude Orsoni... Une des tables rondes portait sur *L'État et l'anarchie*. Au tour d'Amedeo Bertolo de préfacer le recueil et de synthétiser les contributions :

Tandis que l'anarchisme réfléchit sur lui-même, il ne peut pas ne pas penser à sa bête noire historique, à son image en négatif : à l'État. L'État comme institution, mais aussi et surtout l'État comme essence, comme forme moderne de la domination politique [...]. En distillant de la forme État le principe État, principe organisateur de la réalité sociale [...], on restitue une formidable valeur scientifique à la négation radicale de l'État par les anarchistes, négation apparemment ingénue et démodée. [...] État et anarchie, cela ne signale donc pas une opposition idéologique manichéiste et anachronique, mais deux modes divers et incompatibles de penser et d'organiser la réalité.

Eduardo Colombo lui faisait écho :

L'institutionnalisation du pouvoir dans la forme État articule, au niveau de l'imaginaire social, un système d'idées de légitimation qui

2. Lourau, sociologue, un des théoriciens de l'analyse institutionnelle, est notamment l'auteur de *L'État inconscient*, Minuit, 1978.

3. Voir l'album *Ciao anarchici ! Images d'une rencontre internationale anarchiste*, une formidable co-édition en quatre langues chez cinq éditeurs militants, à Genève, Lyon, Milan, Montréal et Stockholm (1986).

4. *Un Anarchisme contemporain, Venise 84* : 1, *Aventures de la liberté* ; 2, *Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières* ; 3, *L'État et l'anarchie* ; 4, *La Révolution*, Lyon, ACL, 1985. Aujourd'hui épuisés, il faut chercher ces volumes dans des bibliothèques privées ou associatives, voire publiques.

permettent la reproduction de ce même pouvoir politique ou domination sur la base d'une structure inconsciente de participation [...]. La société sans État, sans pouvoir politique ou domination, est une forme nouvelle à conquérir, elle est dans le futur.

Dans le même volume, Rudolf de Jong et Nico Berti s'essayaient, chacun à sa manière, de tirer le bilan d'un siècle d'anarchisme, et Murray Bookchin cherchait à sortir le mouvement anarchiste américain de son spontanéisme superficiel. Aucun des auteurs ne se cachait les difficultés de ces projets, mais tous, dans une belle diversité de teintes, s'affirmaient avec Amedeo Bertolo « anarchistes, et fiers de l'être ».

Depuis lors, nous n'avons pas cessé d'être anarchistes et de réfléchir aux questions du pouvoir, de l'État et de ses métamorphoses.

Marianne Enckell

